



En 1270, à Wissembourg, des juifs ont été accusés de crime rituel et condamnés à mort

L'Antisémitisme dans le Wissembourg médiéval

Les amateurs d'histoire d'Alsace savent qu'en 1349, au moment de la Grande Peste venue d'Asie, les juifs de la vallée du Rhin ont dû faire face à des pogroms d'une rare violence. Ces exactions ont été précédées, pendant tout le XIII^e siècle de la montée d'un antisémitisme entretenu par des accusations de meurtres rituels. La littérature disponible sur la question se contente généralement d'énumérer des cas locaux, sans entrer dans le détail.

Dans les lignes qui suivent, on trouvera le récit romancé d'une affaire de crime rituel censée s'être déroulée en 1270 à Wissembourg. On le doit à Bernhart Herzog, auteur, en 1592, d'une *Edel-sasser Chronick* (1).

L'histoire du petit Heinrich

« Dans la collégiale de Wissembourg se trouve une belle pierre sous laquelle gît un petit enfant que les juifs sont censés avoir martyrisé. Sur la grille entourant le monument, est entouré d'une

est accroché un panneau très ancien avec une vieille inscription, à peine lisible. On y trouve l'histoire suivante en vieil allemand mal rimé, avec de nombreuses gloses incroyables et indignes d'être répétées.

Une petite famille ordinaire

En l'année 1270, vivait à Wissembourg un homme du nom de Wenger. Avec son épouse Adelheit, il avait pu avoir un seul enfant, le petit Heinrich, qui avait atteint l'âge de 7 ans. Il arriva que le père quitte la maison pour s'occuper d'un champ et creuser un fossé. Il emmena le petit garçon et le fit coucher sur le champ, où il s'endormit. Lorsque le père eut terminé son fossé, il appela l'enfant, le réveilla et lui dit de l'accompagner à la maison.

Un rêve prémonitoire ?

Là, l'enfant dit à son père: « Ah, mon père, j'aimerais ne pas être né, j'ai perdu ma vie. Je dois mourir. Dans peu de temps, le champ doit me prendre la vie ». Cela fit rire le père: « Pourquoi le champ devrait-il te prendre la vie ? Ne fais pas attention à tes rêves. Retournons à la maison, demain, tu feras un rêve plus beau ».

De retour à la maison, l'enfant répéta ces paroles à sa mère, et ce faisant, indiqua que des gens viendraient sur le champ pour lui prendre la vie. Or, à cette époque, des juifs vivaient à Wissembourg. Ils auraient bien aimé dérober l'enfant, le petit Wenger. Sur ces juifs, comme sur d'autres couraient toutes sortes de méchantes rumeurs. Trois d'entre eux se rendirent en même temps devant le couvent des Déchaussés et s'adressèrent au Prieur, qui leur demandait ce qu'ils cherchaient et voulaient. Ils lui dirent qu'une rumeur était répandue par les chrétiens à leur propos, et ils le priaient au nom de Dieu de les conseiller : comment devaient-ils se conduire ? Ils avaient très peur qu'il leur arrive ce qui était arrivé à leurs ancêtres qui avaient habité là. A quoi le gardien leur répondit en des termes durs et brutaux: on devrait les jeter par terre, et les pendre au gibet. Lui, il savait précisément comment ils déshonoraient les chrétiens, comment ils couchaient avec leurs femmes. Qu'ils disparaissent de ses yeux et passent leur chemin !

A cette époque, il se trouve qu'un dimanche, l'épouse de Wenger se rend à Saint Nicolas, et le père reste à la maison avec l'enfant. Après avoir mangé leur petit déjeuner, le père se rend en ville et il dit au petit garçon de rester à la maison, de n'aller nulle part, de ne rien entreprendre. Après avoir réglé ses affaires et être rentré chez lui, il dit à l'enfant : Tu sais que notre récolte est devant la ville. Alors tu viens avec moi, nous allons vérifier qu'il ne lui est arrivé

aucun dommage, elle est près de la route. L'enfant veut bien, et obéit. Il y va, il prend son bonnet et son petit habit, et suit son père. Lorsqu'ils arrivent au champ, l'enfant commence à examiner le blé, qui se tenait bien droit. Le père aussi regarde autour de lui. Il ordonne à l'enfant de s'asseoir à l'entrée du chemin et veiller à ce que les cochons, les chèvres ou les oies ne pénètrent pas sur le champ et ne causent du dommage. Si du gibier ou des cerfs arrivaient, il devait appeler le berger et chasser les intrus. Mais le père avait oublié de parler à une personne. Il voulait donc y aller pour régler cela. L'enfant devait donc bien monter la garde, son père serait rapidement de retour. Il dit : Oui père, volontiers, je veillerai bien tout seul. Reviens bien vite. Le père s'en va.

L'enlèvement du petit Heinrich

Alors que l'enfant monte la garde, les mauvais juifs apprennent qu'un jeune et bel enfant est assis près du blé. Ils se mettent en route discrètement, arrivent près de l'enfant. L'un d'eux prend l'enfant par la main en disant : Viens, tu dois nous accompagner, ton père nous a envoyés auprès de toi. L'autre le prend sous son manteau, lui met une poire d'angoisse (?) pour qu'il ne puisse ni crier, ni appeler autour de lui (2). Ils l'emportent. Ils sont très inquiets et veillent bien à ce que l'enfant ne leur échappe. Ceci se passait le dimanche de Saints Pierre et Paul, le 29 juin.

Les juifs avaient également pris son bonnet et l'avaient posé sur un pré, près du ruisseau, pour que les soupçons ne s'orientent pas vers eux, et que la rumeur dise qu'il s'était noyé. Or, ce même jour, plusieurs gamins se baignaient dans le ruisseau. En arrivant sur le pré, ils trouvent le bonnet, qui est bleu. Quatre d'entre eux le prennent, l'emportent en ville et l'échangent sur le marché pour des cerises.

La nouvelle se répand

Il est neuf heures lorsque le père revient sur son champ, n'y trouve pas son enfant Il l'appelle, crie, pense qu'il s'est endormi, mais hélas, il n'y a personne. Il repart, plein de colère et de chagrin voir sa soeur et se plaindre de la perte de son cher enfant. Au moment des Vêpres, la mère de l'enfant revient de Saint Nicolas. Elle aussi apprend la perte de son enfant. Elle court chez ses beaux-parents, leur demande si l'enfant n'est pas chez eux. « Ah, ma chère, on ne tardera pas à le retrouver, je te le ramènerai à la maison ». Là-dessus le père arrive aussi. La peur de sa femme augmente lorsqu'elle voit qu'il ne ramène pas l'enfant. Elle commence à pleurer amèrement et à crier. Ils commencent à le

chercher parmi les autres enfants, mais ils ne peuvent le trouver ni apprendre quoi que ce soit.

Le lundi suivant, les amis des malheureux parents arrivent. Ils sont frappés de la même douleur à propos de l'enfant. On murmure très fort à propos des juifs: qu'ils l'ont enlevé, en secret et pour l'assassiner. Là-dessus, une rumeur parvient à la mère, qui l'effraie encore plus : le bonnet de l'enfant a été troqué contre des cerises. Le gamin qui avait fait l'échange était revenu voir la marchande de fruits et avait racheté le bonnet pour un pfennig. On l'apporte à la mère, qui, en le voyant, hurle, Mon Dieu, mon Dieu, mon pauvre enfant est assassiné. Ce sont les Juifs, ces scélérats, qui l'ont fait !

Mouvements de foule, fausse nouvelle

A ces cris, le peuple s'attroupe en ville, chacun appelle ses amis, on se précipite vers les juifs, on veut les abattre, venger ce meurtre et détruire leurs maisons.

Les juges apprennent cela, et ils accourent aussi, pour protéger les juifs. Ils parviennent à calmer le peuple. Bientôt arrive à Wissembourg le bruit que l'enfant a été emmené à Haguenau. Deux femmes de l'hospice des pauvres l'auraient vu alors qu'elle étaient assises au bord du chemin. Mais c'était inventé afin de faire croire à l'innocence des juifs. Le père de l'enfant se prépare, traverse la forêt et arrive à Haguenau. Il demande à chacun : ont-ils vu un jeune enfant ? il doit être arrivé là, il l'a perdu. Les gens s'arrêtent : ils n'ont pas vu d'enfant, ils n'en ont pas entendu parler.

La diseuse de bonne aventure

Pas de nouvelles du petit. Là dessus, le père s'en retourne, submergé par la douleur. A la lisière de la forêt, il trouve une gitane ou une diseuse de bonne aventure. Il la prie de lui dire où était l'enfant qu'il avait si étrangement perdu. Cette invocatrice du démon réfléchit. Elle apporte un gobelet d'eau et lui demande d'y déposer deux pfennig pour la pénitence qu'elle devait toucher. Elle était à présent prête à commencer son travail et lui parler de l'enfant. Il s'assit à côté d'elle, plein de tristesse et de fatigue. Il la vit faire un grand nombre de signes de croix et rire en le faisant. Elle lui demanda s'il avait encore de l'argent et combien. Il lui répondit et lui donna encore trois helbling. Après cela, il ne put rien apprendre de plus d'elle. Il se voyait trompé et escroqué. Il la quitta. Il avait perdu son temps et son argent (3).

Le martyre du petit Heinrich

Revenons à ce qui était arrivé à l'enfant. Le vieux panneau cité plus haut dit que les juifs l'ont enlevé et ramené chez eux. Ils le retinrent prisonnier le dimanche et le lundi. Dans la nuit du lundi, il y eut un grand orage avec du tonnerre et des éclairs, si violent que les eaux montèrent et qu'il tomba de gros grêlons, qui endommagèrent et hachèrent les récoltes alentour (4). Pendant cet épisode, ces traitres de juifs, peu effrayés par ce mauvais temps, tinrent conseil à propos de ce qu'ils devaient faire de l'enfant. Avant que retentît le second chant du coq (5), ils l'attachèrent sur un banc, lui brisèrent la tête, le piquèrent aux mains et aux pieds afin de faire couler le sang en abondance, en le recueillant dans des serviettes. Ils le tournaient et le retournaient tourmentant cet enfant de la plus cruelle et affreuse manière, impossible à décrire. A la fin, ils le pendirent par les pieds, la tête



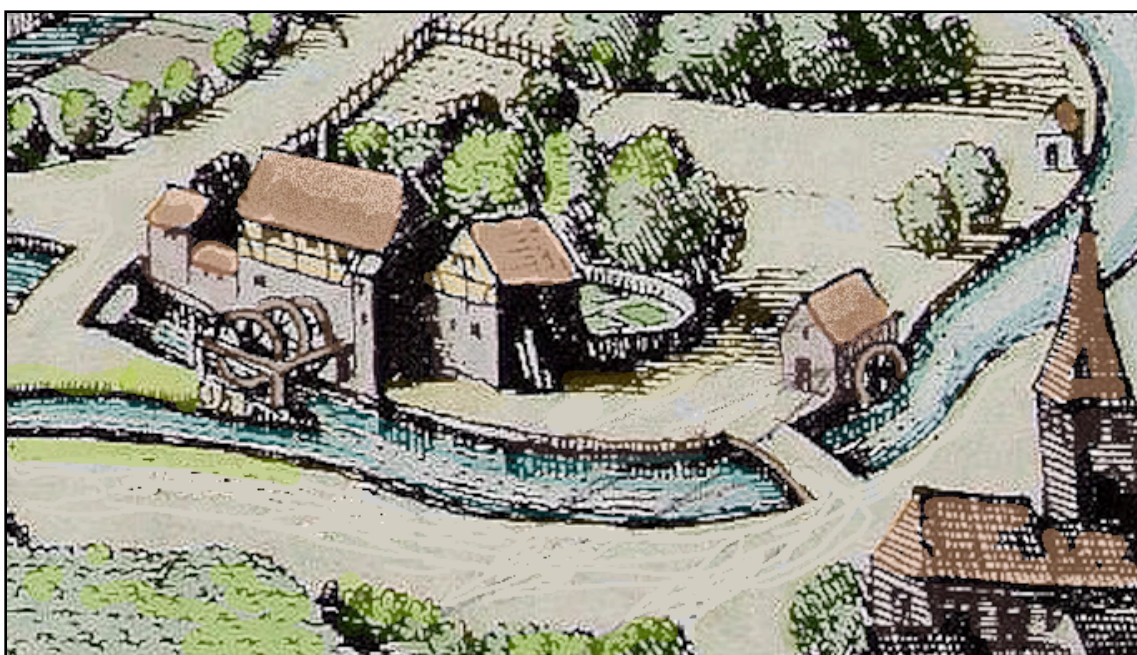
Représentation d'un crime rituel par les juifs. (1475).

en bas, et cherchèrent toutes les veines, pour en tirer tout le sang dont ils avaient besoin. A la fin, ils lui coupèrent la tête et plongèrent ses mains et ses pieds dans un chaudron rempli d'eau bouillante, ce qui enleva la peau. Les blessures étaient effrayantes.

Ils portèrent cela enfin, après le chant du coq à la Lauter, afin que personne ne soupçonne les juifs et qu'en découvrant le corps déchiqueté, on pense que c'était l'oeuvre des roues de moulin (6) .

On retrouve le corps. Le premier prodige

Le lendemain, un mardi, après l'heure de prime, on trouva le pauvre enfant meurtri dans la Lauter, recouvert de sable. On le porta en ville. Une grande foule suivait, chacun protestait contre ce crime et disait le pire à propos des juifs. A ce moment, les plaies



Les moulins sur la Lauter. Le petit Heinrich a dû être effectivement happé par une des roues...

grandes et nombreuses que portait ce corps martyrisé recommença à suer. A cet attroupement et à ces cris, un médecin accourut, célèbre et aimé de tous, du nom de Bechtoldt. Il constata le prodige, ainsi que les plaies, nombreuses et béantes. Il affirma que seuls les juifs pouvaient avoir fait cela.

Effets de foule autour de la mère

Les circonstances dans lesquelles l'enfant avait été trouvé, et l'aspect misérable qu'il présentait parvinrent aussi à la mère. Elle et son mari arrivèrent, submergés de douleur. Lorsqu'elle vit ce spectacle lamentable et cruel, elle cria : « Ah, mon Dieu du Ciel, mon pauvre enfant est là, devant moi, malheur, encore malheur

sur cette juiverie qui m'a infligé cette terrible douleur ! » Elle se lamentait tant que beaucoup partageaient sa douleur.

Là dessus, les membres de sa famille se rassemblèrent à propos de ce meurtre et s'enflammèrent contre ces assassins de juifs. Ils se rendirent auprès des juges et se plaignirent de ce malheur, ce meurtre épouvantable. Les juges tinrent conseil, ils firent arrêter les juifs, les firent enchaîner et jeter en prison. Ils dirent aux parents de se retirer et de revenir le lendemain matin. Ils voulaient voir comment procéder dans cette affaire des juifs. Pour cela, ils voulaient écrire au comte de Linange et à l'évêque **Henri de Spire**, pour leur faire connaître tout ce qui s'était passé (7).

Les amis, après réflexion, laissèrent faire, disant qu'ils suivraient, mais comme l'affaire devait rester indécise, ils devaient préserver leur honneur. Tôt le matin, il arrivèrent avec des épieux et des épées et demandèrent au Vogt, qu'il leur rende justice à l'encontre des juifs et fournir l'aide promise, sinon ils se verraient obligés de tuer les maudits juifs.

Le comte arrive, accompagné de juifs

Mais le juge les pria doucement, en des termes amicaux, d'attendre l'arrivée du comte, encore avant le dîner. Là-dessus le comte arriva devant la ville, accompagné d'une petite escorte et commença à se renseigner sur ce qui était arrivé. La mère de l'enfant assassiné l'apprit et se hâta d'aller devant la ville. Là, elle vit le comte, en compagnie d'un juif en gris, qui était arrivé avec lui. Lorsqu'elle vit ce dernier, elle cria donc : « J'appelle à la mort contre les juifs ! » Elle lui jeta la corbeille qu'elle portait à la main en criant: « Vous m'avez tué mon cher enfant unique, de manière honteuse. Je sais que c'est vous qui l'avez fait, que vous êtes responsables de sa mort ». Le juif lui répondit promptement: « Qu'avez vous à me désigner ? Je n'ai rien à y voir. Vous n'avez pas à me jeter quoi que ce soit. Je suis Michel, le juif de Landau. Il fit tourner son cheval et s'en alla.

La femme tomba aux pieds du comte et le supplia de donner suite à sa plainte, de poursuivre judiciairement les juifs et de venger le meurtre. Il lui répondit qu'elle ne devait pas se faire tant de mal, être en paix, qu'il voulait exercer la vengeance contre les juifs. Là dessus arrivèrent les conseillers. Il leur parla en secret : il venait d'apprendre que les juifs avaient été accusés de meurtre et incarcérés. Cela lui faisait beaucoup de peine. Le burgrave de Lauterbourg lui a appris comment un meurtre avait été commis à

Wissembourg. Ils devaient à présent en rendre compte sous serment et en vérité.

Le tribunal met le comte sous pression

Les avoués déclarèrent clairement: « Monseigneur, c'est malheureusement vrai. C'est la juiverie qui a commis ce meurtre. Pour cette raison, nous les avons tous arrêtés, hommes, femmes et enfants. Il faut tous les amener au tribunal ».

Là-dessus, le comte se rendit au Conseil, avec les gens qui l'accompagnaient, et leur parla: Messires les juges de Wissembourg, messire Burgrave de Lauterbourg, laissez les juifs attendre jusqu'à vendredi. Je viendrai alors et je rendrai justice aux chrétiens, car ce meurtre me fait grand peine. La nouvelle de ceci parvint aux amis de l'enfant, le comte serait venu et aurait demandé grâce pour les juifs. Ils se rassemblèrent et accoururent en colère... à l'endroit où les juifs étaient incarcérés. Ils arrivèrent au Barfriedt, et voulaient tuer les juifs qui avaient commis le meurtre. Là dessus, les bourgeois arrivèrent avec des épieux et des lances, et obtinrent qu'on ne leur fasse pas de mal.....

Les juges réfléchirent ensemble et leur exposèrent comment le comte voulait que les choses soient jugées. Ils devaient donc se présenter avant le vendredi suivant déposer leur plainte, afin qu'un jugement ait lieu sur la vie des juifs. Ces derniers devaient savoir qu'ils ne s'en tireraient pas avec le meurtre. Tout cela, ils voulaient le leur jurer, ce qu'ils firent, en s'adressant aux saints. Le délai fut maintenu. D'ailleurs, tout le monde le respecta.

Le père, troublé, prit son enfant et accompagné d'une grande foule, le porta dans une chapelle, où il le déposa. Il le garda soigneusement, afin que pendant la nuit, il ne fût pas dérobé. Chacun rentra chez lui.

Là-dessus, le mercredi et le jeudi, le corps de l'enfant sua abondamment. Ces messieurs de l'**Ordre teutonique**, le firent sortir, l'examinèrent et s'étonnèrent beaucoup qu'une telle sueur s'écoule de lui dès le 3^e jour (8). Voici que l'évêque avait nommé un chevalier, **Schmidlauch**, et l'avait dépêché sur place pour qu'il enquête sur l'affaire. Il trouva l'enfant dans le dit état, de sorte qu'il remonta sur son cheval et retourna à Kestenbourg. Il mit l'évêque au courant de ce qui s'était passé, et de ce qu'il avait vu, particulièrement sur les nombreuses blessures que portait l'enfant, sur le fait que le mercredi et le jeudi, il avait sué en si grande abondance.

Pour cette raison, l'évêque exposa la chose à son conseil. On siégea. On trouva bon d'envoyer un message aux personnes concernées. Finalement, on fit venir un chevalier du nom d'**Antonius**, à Wissembourg, avec ordre d'y faire siéger le tribunal. Pendant ce temps, on vit que l'enfant assassiné saignait. Le peuple, les laïcs et le clergé, accourut pour voir ce miracle. Les chanoines, ayant appris cela, arrivèrent en procession avec un crucifix et le portèrent dans la cathédrale, chantèrent des vigiles et ordonnèrent que l'on sonne les cloches, ce qui eut lieu.

Le comte cède : condamnation et exécution des juifs

Les juifs qui avaient commis le crime se trouvaient à la distance d'un jet de pierre du Münster. Ils entendirent les sonneries de cloches et le chant des vigiles et les appels à la mort les concernant. Ils en furent d'autant plus effrayés.

Lorsque le vendredi arriva, le comte **Emich de Linange**, qui était alors schultheiss à Wissembourg, arriva, accompagné de son conseil. Il installa ce dernier et invita le schultheiss à bien réfléchir (9). On présenta les juifs, parmi eux 7 hommes. A chacun, on attacha une main et un couteau sur la nuque et on le présenta au tribunal.

En même temps, on apporta le corps de l'enfant devant le comte et devant tout le peuple, une foule de plusieurs milliers de personnes. Au moment où l'enfant était déposé devant le tribunal, le comte et les juifs criminels, son corps se remit à saigner. Beaucoup, le comte y compris, en furent saisis. Les parents et les amis de l'enfant, supplièrent le comte de venger ce crime visiblement commis par les juifs. Et de respecter à l'égard des coupables les formes du jugement et le verdict.



Le comte s'adressa aux juifs. Ils se voulaient innocents de la chose. Ils avaient comme avocat le **vogt Conrad**. Les amis de l'enfant assassiné choisirent messire **Antoine de Kindwiller**. Ce dernier attaqua les juifs avec véhémence : en tant qu'assassins, ils devaient subir le supplice de la roue. Lorsque la décision fut prise, la condamnation fut prononcée par le comte : on devait

placer chacun des juifs sur la roue. L'un d'eux demanda le recours à l'épée (10). Ils cherchèrent maint contournement. Cela ne fut d'aucun secours. Au contraire, les 7 juifs, à savoir **Moïse, Samson, Salomon, Chryson, Jacob Selmelin, Ruben** furent conduits hors la ville, et près du champ où ils avaient enlevé l'enfant, chacun fut posé sur la roue. Le crime inhumain de ces traîtres d'hommes fut puni et vengé au milieu de la joie de tous ».

Pierre Jacob
denislaplume@gmail.com

Notes

1. Une première affaire de meurtre rituel est signalée à Wolfisheim, en 1235. *Annales Erphordenses fratrum praedicatorum*, in *Scriptores rerum germanicarum*, Hanovre, 1899, p. 91, *hoc etiam anno circa Kalend. Decembris in villa Wolfesheim Iudei numero XVIII, ut dicitur, sunt occisi propter quendam christianum, quem miserabiliter intermerunt; quia dignum videtur, ut, qui sanguinem sitit, sanguis ipsius fundatur, secundum hoc propheticum: Cum sanguinem oderis, sanguis persequitur te.*
2. Le texte parle d'un *clotz*. La « poire d'angoisse » n'a été inventée qu'au XVI^e s.
3. Le texte parle d'une *Zigeunerin*. En fait, les Gitans ne sont pas présents en Alsace avant 1417. Une interpolation ultérieure, donc. Pour faire sa prédiction, la devineresse utilise un gobelet d'eau, ce qui rappelle les méthodes des sorcières, lorsqu'elle provoqueront de la grêle. Or, le personnage de la sorcière ne se cristallisera qu'au XV^e s.
4. Le meurtre du garçonnet se déroule en pleine grêle nocturne. A mettre en relation avec le simagrées de la devineresse, également présentée comme une invocatrice des démons. Les deux passages seraient du XV^e s.
5. Sur ce 2^e chant du coq, voir Marc, XIV, 66-72, le reniement du Christ par Pierre. La scène atroce est terminée après ce 2^e chant du coq. Elle se passe de nuit: la nuit était le royaume des démons et des sorcières. Elle était annoncée par le rossignol (*Nachtigall*) et terminée par le chant du coq.
6. L'enfant a sans doute été happé par le moulin. Dans cette scène, la victime a littéralement été traitée comme une pièce de boucherie. En 1262, pendant la guerre entre Strasbourg et son évêque, on a vu les cavaliers de ce dernier traiter de cette manière des trainards de l'armée strasbourgeoise à Breuchwickersheim.
7. Evêque Henri de Spire: Henri II (1245-1272)

8. Existence d'une commanderie de l'Ordre Teutonique à Wissembourg à partir de 1250.
9. On connaît un comte Emich IV de Linange, né en 1237, mort en 1276/78
10. La décollation à l'épée, plutôt que l'atroce supplice de la roue, apparaît comme un moindre mal. Plus tard, au moment de la chasse aux sorcières, on verra des familles de condamnés payer le bourreau pour obtenir cette grâce.

Annexe

On pourrait croire que dans notre monde moderne, ces croyances n'ont plus cours.

C'est se faire des illusions. Dans la complosphère, on fabule autour d'un produit, l'**adrénochrome**, qui serait extrait du sang de jeunes enfants et que consommeraient des célébrités. Le 9 mars 2023, dans une émission bien connue, un trafiquant de cocaïne a prétendu connaître l'adresse d'une usine d'adrénochrome qui utiliserait le sang des petits.

Certes, une enquête faite par ARTE a ensuite montré l'inanité de ces assertions, il n'en reste pas moins que sur le moment, cette affaire a eu un gros écho sur la toile.

La légende sur l'adrénochrome fait partie d'une construction complotiste dont on peut suivre la genèse depuis au moins le XVI^e siècle. Dans ses grandes lignes, elle affirme qu'il existe, parallèlement à notre monde, un autre, invisible au commun des mortels et qui vise à nous manipuler ou nous détruire. On y trouve, selon les versions et le but recherché, les francs-maçons, les juifs, les satanistes, les pédophiles, les sorciers, le Diable et ses démons. A notre connaissance, ces constructions complotistes n'ont jamais fait l'objet d'une étude approfondie au profit du grand public. Et pour cause !



